

Chrystine Brouillet, Christiane Duchesne, Martin Michaud

Normand Cazelais

Number 154, Summer 2014

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/71760ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Cazelais, N. (2014). Review of [Chrystine Brouillet, Christiane Duchesne, Martin Michaud]. *Lettres québécoises*, (154), 30–31.

☆☆☆ ½

CHRISTINE BROUILLET

Saccages

Montréal, La courte échelle, coll. « Série Maud Graham », 2013, 328 p., 24,95 \$.

La culpabilité des victimes

Un comptable, veuf, bien de sa personne et sans histoire, est assassiné chez lui. Plusieurs années auparavant, il avait failli mourir dans l'incendie de sa maison. Un incendie criminel. Son auteure, une adolescente du voisinage, Rebecca, avait payé son acte par un séjour en institution jusqu'à sa majorité. Est-ce la coupable ?

L'enquête, menée par Maud Graham, détective au cœur de plusieurs enquêtes imaginées par Chrystine Brouillet, met au jour le côté sombre de l'honorable comptable amateur de bons vins et d'opéra : c'était un pédophile particulièrement actif. Et depuis plusieurs années. Dès lors, la liste des suspects s'allonge : qui, de ses nombreuses victimes, de leurs parents et amis, aurait pu l'envoyer *ad patres* ? Faut-il y inclure son fils Jérôme, devenu avocat, avec qui il a entretenu de distantes relations ? Jérôme qui, Maud Graham en a la conviction, cache quelque chose... Et, pour brouiller le tout, s'insèrent les activités d'un maître chanteur qui joue sur plusieurs tableaux. Qui en paiera d'ailleurs le prix.

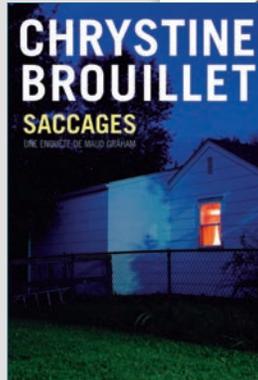
Saccages a une construction classique : la recherche d'un ou d'une coupable. Les fans de Maud Graham trouveront ici satisfaction. Mon intérêt, je l'avoue, s'est plutôt porté vers le thème abordé : l'abus sexuel et la réaction des victimes. Chrystine Brouillet pose la question : comment réagit-on quand on subit des sévices sexuels ? En témoignant contre le violeur pour faciliter le travail de la justice ? Ou en se taisant, se réfugiant dans le silence, pour éviter de se faire considérer comme une victime ?

Dans *Saccages*, les victimes ont été des jeunes filles à peine pubères. Ça aurait pu être des enfants, de jeunes garçons. Ou encore des femmes adultes. Dans tous les cas, une constante : la honte, la culpabilité des victimes. Les agressions sexuelles les dépossèdent de leur intégrité, de leur identité. Rebecca a eu besoin de psychologues et de thérapies. Longtemps, elle s'est infligée des blessures, s'est tailladé la peau, a tenté d'enlever cette saleté qu'elle portait sur elle, en elle. La musique, la chanson ont été ses planches de salut.

Qui s'en rétablit vraiment ? Jusqu'où vont les séquelles des agressions sexuelles, surtout si elles se font à répétition sur des êtres qui n'ont pas encore eu l'occasion de se prémunir contre des prédateurs ? Vient-on à oublier ? À quel prix ? La vengeance fait-elle partie du processus de guérison ? En vient-on à vouloir se faire justice soi-même ? Ou incite-t-on, volontairement ou non, des proches à régler le cas du coupable ?

Autant de questions — et bien d'autres — qui occupent l'esprit de Maud Graham. Au-delà de la possession de son métier et des moyens mis à sa disposition, elle sait qu'elle doit puiser dans son humanité. Dans sa faculté de pouvoir comprendre.

Une analyse en finesse donc, un peu altérée cependant par des tics récurrents chez Chrystine Brouillet : le *name dropping* (de marques, de personnes — que vient faire la journaliste Isabelle Richer dans cette



CHRISTINE BROUILLET

histoire ?), une abondante utilisation de patronymes anglo-saxons, le recours à des expressions incongrues (par exemple « réconfortant tumulte », « lumière incarnate »). L'introspection à laquelle se livrent les divers personnages, qui devient une espèce de formule passe-partout, alourdit par ailleurs le récit.

☆☆☆ ½

CHRISTIANE DUCHESNE

Mensonges

Montréal, Boréal, 2013, 224 p., 22,95 \$.

Le fil du mystère

Violette a douze ans. Elle vit avec son arrière-grand-mère Pamélie de 82 ans dans la région de Kamouraska. Devant le fleuve. Elles n'ont plus d'autres parents. Un jour, Pamélie lui parle du testament de son père Félix Marceau, mort il y a longtemps, et de ce bout de phrase intrigant : « Et le reste... » S'ensuivra une recherche aux allures de quête, qui remontera jusqu'aux années de la Prohibition.

Violette a perdu son père et sa mère deux ans plus tôt, avalés par le fleuve alors qu'ils faisaient de la voile. Le temps était calme, mais le vent s'est levé brusquement... Violette en veut au fleuve ; à la date de ce triste anniversaire, elle monte sur une butte derrière la maison et regarde le fleuve. En silence. Son ami Émile vient lui tenir compagnie avec son chien. Il ne lui reste que Pamélie ; des décennies séparent et unissent tout à la fois ces deux êtres si différents.

Depuis quarante ans, Pamélie se demande ce que signifient ces trois mots énigmatiques (« Et le reste... »). Une fantaisie de son père ? Il en était bien capable. Elle est cependant persuadée qu'ils recèlent un message. Si jamais elle le déchiffre, que trouvera-t-elle : une fortune ou des brouilles sentimentales ? Se sentant au bout de son âge, elle se confie à Violette... en ne lui révélant pas tout. Pour ne pas nourrir chez elle de faux espoirs. Cette omission sera son premier « mensonge ».



CHRISTIANE DUCHESNE

Avec l'aide d'Émile, vraiment doué en matière de langages codés, ils iront de trouvaille en trouvaille. En fin de compte, ils trouveront le mot de passe. Ce ne sera pas sans peine, Pamélie retenant toujours des bribes d'information. Violette s'offusquera de ces « mensonges », de ce manque de confiance. Quand Pamélie se résoudra à tout dire, sera-t-il trop tard ?

En parallèle, se déroule une autre histoire en 1932, à des décennies de distance. Nous suivons un dénommé Vautour dans son dernier voyage vers Rivière-Bleue à la frontière du Maine où Jos Mordincalle fera passer les tonneaux de l'alcool de contrebande. Qui était ce Vautour, puissant et respecté dans son milieu, qui a laissé son « affaire » très lucrative à Poinçon, son ami et associé ? Pourquoi en avait-il assez de cette vie de clandestinité qui l'obligeait à mentir à sa femme, à tout le monde ? Qui était ce Vautour qui craignait de suivre le lac Pohénégamook et d'y rencontrer son monstre ? Qui craignait aussi que la veuve Dufort puisse l'empoisonner.

Christiane Duchesne écrit bien, avec pudeur et retenue. Les images sont belles, précises. Les personnages nettement dessinés. On peut tiquer sur certains aspects du récit : par exemple, sur la maturité étonnante de cette adolescente de douze ans. N'empêche, c'est un plaisir de lire *Mensonges* qui est si peu un roman policier. Un ouvrage de mémoire plutôt. Et de tendresse. Ici, le mystère ne réside pas tant dans l'intrigue que dans les méandres des êtres.

☆☆☆

MARTIN MICHAUD

Sous la surface. On a tous quelque chose à cacher

Saint-Bruno-de-Montarville, Goélette, 2013, 358 p., 24,95 \$.

Manipulation et repentir

Avec *Six personnages en quête d'auteur*, Luigi Pirandello a écrit du théâtre dans du théâtre en nous demandant de ne pas y croire. On y croit quand même, parce que ses personnages sont plus vrais que nature. Avec *Sous la surface*, Martin Michaud a écrit un roman dans un roman en nous demandant aussi d'y croire. Sans vraiment y réussir.

Voici un thriller conçu au passé antérieur. Leah, la narratrice, nous raconte — installée à Paris — des événements tragiques — en nous précisant qu'elle en a fait un roman après avoir à peine changé quelques faits et quelques noms — qui se sont déroulés un an auparavant, le 29 février 2016, lors de la convention démocrate du



MARTIN MICHAUD

Super Tuesday où son mari, le sénateur Patrick Adams, avait de très fortes chances de remporter le « ticket » de son parti. Vous suivez ? Pour épicer la sauce, reviennent à la surface d'autres événements qui se sont produits vingt-six ans auparavant, en 1991, à Lowell au Massachusetts, là précisément où a eu lieu ladite convention. S'ensuivent des allers-retours entre ce passé et le futur antérieur. Vous suivez toujours ?

Vous aurez compris que l'intrigue est particulièrement complexe. Les fausses pistes sont nombreuses et les surprises ne manquent pas. Les chapitres sont courts, sans temps morts, sauf dans les dernières pages. Je résume : quelqu'un, quelqu'une, un groupe ? détient des documents qui pourraient faire couler la candidature du favori ; Gene Crawford, ami d'enfance du sénateur et directeur de sa campagne, aussi affligé d'un bras plus court que l'autre (ce qui aura son importance dans le récit), essaie de contrer l'adversaire invisible ; au milieu de ce ballet dont personne ne semble connaître la chorégraphie, Leah joue la *go-between*, ballottée entre l'incompréhension, la rage et le désir de sauver sa peau.

Ajoutez à cela une histoire d'amour liée à une carte postale déchirée en deux qui annonce un rendez-vous improbable à vingt-six ans de distance. Improbable, parce que le détenteur de l'autre partie de la carte postale est mort noyé quelques instants à peine après avoir quitté sa bien-aimée. Chase, l'amoureux en question, est-il encore de ce monde, oui ou non ? Leah croit l'avoir vu au fond d'une salle bondée où il vient de donner une conférence...

D'entrée de jeu, elle nous dit : « Je ne crois pas en Dieu. » Pourtant, par l'intermédiaire de ce personnage, Martin Michaud nous demande de faire acte de foi. D'accepter, par exemple, que l'inspecteur Adrian Mitchum, de la police de Lowell, plonge si rapidement dans une affaire ténébreuse au risque de se mettre à dos ses supérieurs et ses collègues, de devenir hors-la-loi. D'accepter que ce policier intègre maquille sans rechigner un meurtre en suicide. D'accepter surtout le repentir tardif, aussi brusque qu'étonnant, sans signes annonciateurs, de celui qui a la présidence des États-Unis à sa portée.

Le style, fluide au premier abord, manque parfois de naturel. L'intrigue est bien ficelée. Dans la postface, l'auteur souligne : « Dans un roman, tout est toujours au service de l'intrigue. » Il y a du vrai, mais une intrigue n'est pas qu'affaire de logique et de cérébralité. Il y a aussi les personnages, ce qu'ils sont et leurs sentiments. Dans *Sous la surface*, sous-titré *On a tous quelque chose à cacher*, j'ai senti distance et froideur, peu de sentiments. Et, en conséquence, peu d'humanité.